

« L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud » fut prononcé à Paris le 9 mai 1957 devant le Groupe de philosophie de la Fédération des étudiants ès lettres Sorbonne. Il fut d'abord publié dans *La psychanalyse* (daté du 14-26 mai 1957), 1957, n° 3, *Psychanalyse et sciences de l'homme*, pp. 47-81 avant de paraître en 1966, dans *Écrits*, Paris, Seuil, coll. « Le champ freudien ». C'est la première publication que nous vous proposons.

(47) L'INSTANCE DE LA LETTRE
DANS L'INCONSCIENT
OU LA RAISON DEPUIS FREUD

Par Jacques Lacan

Des enfants au maillot

O cités de la mer, je vois chez vous vos citoyens, hommes et femmes, les bras et les jambes étroitement ligotés dans de solides liens par des gens qui n'entendent point votre langage, et vous ne pourrez exhaler qu'entre vous, par des plaintes larmoyantes, des lamentations et des soupirs, vos douleurs et vos regrets de la liberté perdue. Car ceux-là qui vous ligotent ne comprendront pas votre langue, non plus que vous ne les comprendrez.

(Carnets de Léonard DE VINCI,
Codice Atlantico 145. r. a., trad. Louise Servicen,
Gallimard, t. II, p. 400).

Si le thème de ce volume 3 de *La Psychanalyse* me commandait cette contribution, je dois cette déférence à ce qui va s'y découvrir, de l'introduire en la situant entre l'écrit et la parole : elle sera à mi-chemin.

L'écrit se distingue en effet par une prévalence du *texte*, au sens qu'on va voir prendre ici à ce facteur du discours, – ce qui y permet ce resserrement qui à mon gré ne doit laisser au lecteur d'autre sortie que son entrée, que je préfère difficile. Ce ne sera donc pas ici un écrit à mon sens.

La priorité que j'accorde à nourrir mes leçons de séminaire d'un apport à chaque fois inédit, m'a empêché jusqu'à ce jour d'en donner un tel texte, sinon pour l'une d'entre elles, quelconque au reste dans leur suite, et à quoi il ne vaut ici de se reporter que pour l'échelle de leur topique.

(48) Car l'urgence où je prends maintenant prétexte de laisser là cette visée, ne fait que recouvrir la difficulté qu'à la soutenir à l'échelle où je dois ici présenter mon enseignement, elle ne passe trop loin de la parole, dont les mesures différentes sont essentielles à l'effet de formation que je cherche.

C'est pourquoi j'ai pris ce biais d'un entretien qui me fut demandé à cet instant par le groupe de philosophie de la Fédération des étudiants ès-lettres¹, pour y prendre l'accommodation propice à mon exposé : sa généralité nécessaire trouvant à s'accorder au caractère extraordinaire de leur audience, mais son objet unique rencontrant la connivence de leur qualification commune, la littéraire, à quoi mon titre fait hommage.

Comment oublier en effet que Freud a maintenu constamment et jusqu'à sa fin l'exigence première de cette qualification pour la formation des analystes, et qu'il a désigné dans *l'universitas litterarum* de toujours le lieu idéal pour son institution².

Ainsi le recours au mouvement restitué à chaud de ce discours, marquait-il de surcroît, par ceux à qui je le destine, ceux à qui il ne s'adresse pas.

Je veux dire : personne de ceux qui, pour quelque fin que ce soit dans la psychanalyse, tolèrent que leur discipline se prévale de quelque fausse identité.

1. Le topo eut lieu le 9 mai 1957 à l'amphithéâtre Descartes à la Sorbonne et la discussion s'en poursuivit devant des pots.

2. Die Frage der Laienanalyse, G.W., XIV, pp. 281-283.

Vice d'habitude et tel en son effet mental que la vraie même puisse y paraître un alibi parmi les autres, dont on espère au moins que le redoublement raffiné n'échappe pas aux plus subtils.

C'est ainsi qu'on observe avec curiosité le virage qui s'amorce concernant la symbolisation et le langage dans l'*Int. J. Psychoanal.*, à grands renforts de doigts humides remuant les folios de Sapir et de Jespersen. Ces exercices sont encore novices, mais c'est surtout le ton qui n'y est pas. Un certain sérieux fait sourire à rentrer dans le véridique.

Et comment même un psychanalyste d'aujourd'hui ne s'y sentirait-il pas venu, à toucher à la parole, quand son expérience en reçoit son instrument, son cadre, son matériel et jusqu'au bruit de fond de ses incertitudes.

(49)I. – LE SENS DE LA LETTRE

Notre titre fait entendre qu'au delà de cette parole, c'est toute la structure du langage que l'expérience psychanalytique découvre dans l'inconscient. Mettant dès l'abord l'esprit prévenu en alerte, de ce qu'il peut avoir à revenir sur l'idée que l'inconscient n'est que le siège des instincts.

Mais cette lettre comment faut-il la prendre ici ? Tout uniment, à la lettre.

Nous désignons par lettre ce support matériel que le discours concret emprunte au langage.

Cette simple définition suppose que le langage ne se confond pas avec les diverses fonctions somatiques et psychiques qui le desservent chez le sujet parlant.

Pour la raison première que le langage avec sa structure préexiste à l'entrée qu'y fait chaque sujet à un moment de son développement mental.

Notons que les aphasies, causées par des lésions purement anatomiques des appareils cérébraux qui donnent à ces fonctions leur centre mental, s'avèrent dans leur ensemble répartir leurs déficits selon les deux versants de l'effet signifiant de ce que nous appelons ici la lettre, dans la création de la signification³. Indication qui s'éclairera de ce qui va suivre.

Le sujet aussi bien, s'il peut paraître serf du langage, l'est plus encore d'un discours, dans le moment universel duquel sa place est déjà inscrite à sa naissance, ne serait-ce que sous la forme de son nom propre.

La référence à l'expérience de la communauté comme à la substance de ce discours, ne résout rien. Car cette expérience prend sa dimension essentielle dans la tradition qu'instaure ce discours. Cette tradition, bien avant que le drame historique ne s'y inscrive, fonde les structures élémentaires de la culture. Et ces structures mêmes révèlent une ordination des échanges qui, fût-elle inconsciente, est inconcevable hors des permutations qu'autorise le langage.

D'où résulte qu'à la dualité ethnographique de la nature et ⁽⁵⁰⁾de la culture, est en passe de se substituer une conception ternaire : nature, société et culture, de la condition humaine, dont il se pourrait bien que le dernier terme se réduisît au langage, soit à ce qui distingue essentiellement la société humaine des sociétés naturelles.

Mais nous ne prendrons ici ni parti ni départ, laissant à leurs ténèbres les relations originelles du signifiant et du travail. Nous contentant, pour nous acquitter d'une pointe avec la fonction générale de la *praxis* dans la genèse de l'histoire, de relever que la société même qui aurait restauré dans son droit politique avec le privilège des producteurs, la hiérarchie causatoire des rapports de production aux superstructures idéologiques, n'a pour

³. Cet aspect, très suggestif à renverser la perspective de la « fonction psychologique » qui obscurcit tout en cette matière, apparaît lumineux dans l'analyse purement linguistique des deux grandes formes de l'aphasie qu'a pu ordonner l'un des chefs de la linguistique moderne, Roman Jakobson. Cf. au plus accessible de ses ouvrages, *Fundamentals of Language* (avec Morris Halle), Mouton and Co, 'S-Gravenhage, les chapitres I à IV de la Deuxième Partie.

autant pas enfanté un esperanto dont les relations au réel socialiste eussent mis dès la racine hors de débat toute possibilité de formalisme littéraire⁴.

Nous ne nous fierons quant à nous qu'aux seules prémisses, qui ont vu se confirmer leur prix de ce que le langage y a effectivement conquis dans l'expérience son statut d'objet scientifique.

Car c'est là le fait par quoi la linguistique⁵ se présente en position pilote dans ce domaine autour de quoi un reclassement des sciences signale, comme il est de règle, une révolution de la connaissance : les nécessités de la communication seules nous le faisant inscrire au chapiteau de ce volume sous le titre de « sciences de l'homme », malgré la confusion qui peut trouver à s'y couvrir.

Pour pointer l'émergence de la discipline linguistique, nous dirons qu'elle tient, comme c'est le cas de toute science au sens moderne, dans le moment constituant d'un algorithme qui la fonde. Cet algorithme est le suivant :

$$\frac{S}{s}$$

⁽⁵¹⁾ qui se lit : signifiant sur signifié, le sur répondant à la barre qui en sépare les deux étages.

Le signe écrit ainsi, mérite d'être attribué à Ferdinand de Saussure, bien qu'il ne se réduise strictement à cette forme en aucun des nombreux schémas sous lesquels il apparaît dans l'impression des leçons diverses des trois cours des années 1906-07, 1908-09, 1910-11, que la piété d'un groupe de ses disciples a réunies sous le titre de *Cours de linguistique générale* : publication primordiale à transmettre un enseignement digne de ce nom, c'est-à-dire qu'on ne peut arrêter que sur son propre mouvement.

C'est pourquoi il est légitime qu'on lui rende hommage de la formalisation $\frac{S}{s}$ où se caractérise dans la diversité des écoles l'étape moderne de la linguistique.

La thématique de cette science est dès lors en effet suspendue à la position primordiale du signifiant et du signifié, comme d'ordres distincts et séparés initialement par une barrière résistante à la signification.

C'est là ce qui rendra possible une étude exacte des liaisons propres au signifiant et de l'ampleur de leur fonction dans la genèse du signifié.

Car cette distinction primordiale va bien au delà du débat concernant l'arbitraire du signe, tel qu'il s'est élaboré depuis la réflexion antique, voire de l'impasse dès la même époque éprouvée qui s'oppose à la correspondance bi-univoque du mot à la chose, fût-ce dans l'acte de la nomination. Ceci à l'envers des apparences qu'en donne le rôle imputé à l'index pointant un objet dans l'apprentissage par le sujet *infans* de sa langue maternelle ou dans l'emploi des méthodes scolaires dites concrètes pour l'étude des langues étrangères.

Dans cette voie les choses ne peuvent aller plus loin que de démontrer⁶ qu'il n'est aucune signification qui se soutienne sinon du renvoi à une autre signification : touchant à l'extrême la remarque qu'il n'y a pas de langue existante, pour laquelle se pose la question de son insuffisance à couvrir ⁽⁵²⁾ le champ du signifié, étant un effet de son existence de langue qu'elle y réponde à tous les besoins. Allons-nous serrer dans le langage la constitution de l'objet, nous n'y pourrions que constater qu'elle ne se rencontre qu'au niveau du concept, bien différent d'aucun nominatif, et que la chose, à se réduire bien

4. On se souviendra que la discussion concernant la nécessité de l'avènement d'un nouveau langage dans la société communiste a réellement eu lieu, et que Staline, pour le soulagement de ceux qui faisaient confiance à sa philosophie, l'a tranchée en ces termes : le langage n'est pas une superstructure.

5. La linguistique, disons-nous, c'est-à-dire l'étude des langues existantes dans leur structure et dans les lois qui s'y révèlent, – ce qui laisse en dehors la théorie des codes abstraits improprement portée à la rubrique de la théorie de la communication, la théorie, de constitution physique, dite de l'information, voire toute sémiologie plus ou moins hypothétiquement généralisée.

6. Cf. le De magistro de saint Augustin, dont j'ai commenté le chapitre « De significatione locutionis » à mon séminaire le 23 juin 54.

évidemment au nom, se brise en le double rayon divergent de la cause où elle a pris abri en notre langue et du rien à qui elle a fait abandon de sa robe latine (*rem*).

Ces considérations, si excitantes qu'elles soient pour le philosophe, nous détournent du lieu d'où le langage nous interroge sur sa nature. Et l'on échouera à en soutenir la question, tant qu'on ne se sera pas dépris de l'illusion que le signifiant réponde à la fonction de représenter le signifié, disons mieux : que le signifiant ait à répondre de son existence au titre de quelque signification que ce soit.

Car même à se réduire à cette dernière formule, l'hérésie est la même. C'est celle qui conduit le logico-positivisme à la quête du sens du sens, du meaning of meaning comme on en dénomme, dans la langue où ses fervents s'ébrouent, l'objectif. D'où l'on constate que le texte le plus chargé de sens se résout à cette analyse en d'insignifiantes bagatelles, seuls y résistant les algorithmes mathématiques qui sont eux, comme de juste, sans aucun sens⁷.

Reste que l'algorithme $\frac{S}{s}$, si nous n'en pouvions retirer que la notion du parallélisme de ses termes supérieur et inférieur, chacun pris seulement dans sa globalité, demeurerait le signe énigmatique d'un mystère total. Ce qui bien entendu n'est pas le cas.

⁽⁵³⁾Pour saisir sa fonction je commencerai par produire l'illustration fautive par quoi l'on introduit classiquement son usage. La voici :

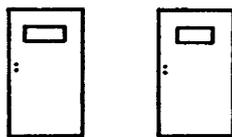
ARBRE



où l'on voit quelle faveur elle ouvre à la direction précédemment indiquée pour erronée.

Je lui en substituai pour mes auditeurs une autre, qui ne pouvait être tenue pour plus correcte que d'attiger dans la dimension incongrue à quoi le psychanalyste n'a pas encore tout à fait renoncé, dans le sentiment justifié que son conformisme n'a de prix qu'à partir d'elle. Voici cette autre :

HOMMES DAMES



où l'on voit que, sans beaucoup étendre la portée du signifiant intéressé dans l'expérience, soit en redoublant seulement l'espèce nominale par la seule juxtaposition de deux termes dont le sens complémentaire paraît devoir s'en consolider, la surprise se produit d'une précipitation du sens inattendue : dans l'image de deux portes jumelles qui symbolisent avec l'isoloir offert à l'homme occidental pour satisfaire à ses besoins naturels

7. Ainsi M. Richards, auteur précisément d'un ouvrage sur les procédés appropriés à cet objectif, nous en montre dans un autre l'application. Il choisit pour cela une page de Mong-Tse, Mencius pour les Jésuites : *Mencius on the mind*, ça s'appelle, vu l'objet du morceau. Les garanties apportées à la pureté de l'expérience ne le cèdent en rien au luxe de ses approches. Et le lettré expert dans le Canon traditionnel où s'insère le texte, est rencontré sur le site même de Pékin où l'essoreuse en démonstration a été transportée sans regarder aux frais.

Mais nous ne le serons pas moins, et pour moins cher, transportés, à voir s'opérer la transformation d'un bronze qui rend un son de cloche au moindre frôlement de la pensée, en une sorte de serpillière à nettoyer le tableau noir du psychologisme anglais le plus consternant. Non sans bien vite, hélas ! l'identifier à la propre méninge de l'auteur, seul reste à subsister de son objet et de lui-même après l'exhaustion accomplie du sens du sens de l'un, et du bon sens de l'autre.

hors de sa maison, l'impératif qu'il semble partager avec la grande majorité des communautés primitives et qui soumet sa vie publique aux lois de la ségrégation urinaire.

Ceci n'est pas seulement pour sidérer par un coup bas le débat nominaliste, mais pour montrer comment le signifiant entre en fait dans le signifié ; à savoir sous une forme qui, ⁽⁵⁴⁾pour n'être pas immatérielle, pose la question de sa place dans la réalité. Car à devoir s'approcher des petites plaques émaillées qui le supportent, le regard clignotant d'un myope serait peut-être justifié à questionner si c'est bien là qu'il faut voir le signifiant, dont le signifié dans ce cas recevrait de la double et solennelle procession de la nef supérieure les honneurs derniers.

Mais nul exemple construit ne saurait égaler le relief qui se rencontre dans le vécu de la vérité. Par quoi je n'ai pas lieu d'être mécontent d'avoir forgé celui-ci : puisqu'il a réveillé chez la personne la plus digne de ma foi ce souvenir de son enfance qui, heureusement ainsi venu à ma portée, se place au mieux ici.

Un train arrive en gare. Un petit garçon et une petite fille, le frère et la sœur, dans un compartiment sont assis l'un en face de l'autre du côté où la vitre donnant sur l'extérieur laisse se dérouler la vue des bâtiments du quai le long duquel le train stoppe : « Tiens, dit le frère, on est à Dames ! – Imbécile ! répond la sœur, tu ne vois pas qu'on est à Hommes ».

Outre en effet que les rails dans cette histoire matérialisent la barre de l'algorithme saussurien sous une forme bien faite pour suggérer que sa résistance puisse être autre que dialectique, il faudrait, c'est bien l'image qui convient, n'avoir pas les yeux en face des trous pour s'y embrouiller sur la place respective du signifiant et du signifié, et ne pas suivre de quel centre rayonnant le premier vient à refléter sa lumière dans la ténèbre des significations inachevées.

Car il va porter la Dissension, seulement animale et vouée à l'oubli des brumes naturelles, à la puissance sans mesure, implacable aux familles et harcelante aux Dieux, de la Guerre idéologique. Hommes et Dames seront dès lors pour ces enfants deux patries vers quoi leurs âmes chacune tireront d'une aile divergente, et sur lesquelles il leur sera d'autant plus impossible de pactiser qu'étant en vérité la même, aucun ne saurait céder sur la précellence de l'une sans attenter à la gloire de l'autre.

Arrêtons-nous là. On dirait l'histoire de France. Plus humaine, comme de juste, à s'évoquer ici que celle d'Angleterre, vouée à culbuter du Gros au Petit Bout de l'œuf du Doyen Swift.

Reste à concevoir quel marchepied et quel couloir l'S du signifiant, visible ici dans les pluriels dont il centre ses accueils ⁽⁵⁵⁾au delà de la vitre, doit franchir pour porter ses coudes aux canalisations par où, comme l'air chaud et l'air froid, l'indignation et le mépris viennent à souffler en deçà.

Une chose est certaine, c'est que cet accès en tout cas ne doit comporter aucune signification, si l'algorithme $\frac{S}{s}$ avec sa barre lui convient. Car l'algorithme, en tant qu'il n'est lui-même que pure fonction du signifiant, ne peut révéler qu'une structure de signifiant à ce transfert.

Or la structure du signifiant est, comme on le dit communément du langage, qu'il soit articulé.

Ceci veut dire que ses unités, d'où qu'on parte pour dessiner leurs empiètements réciproques et leurs englobements croissants, sont soumises à la double condition de se réduire à des éléments différentiels derniers et de les composer selon les lois d'un ordre fermé.

Ces éléments, découverte décisive de la linguistique, sont les *phonèmes* où il ne faut chercher aucune constance *phonétique* dans la variabilité modulatoire où s'applique ce terme, mais le système synchronique des couplages différentiels, nécessaires au discernement des vocables dans une langue donnée. Par quoi l'on voit qu'un élément essentiel dans la parole elle-même était prédestiné à se couler dans les caractères mobiles qui, Didots ou

Garamonds se pressant dans les bas-de-casse, présentent valablement ce que nous appelons la lettre, à savoir la structure essentiellement localisée du signifiant.

Avec la seconde propriété du signifiant de se composer selon les lois d'un ordre fermé, s'affirme la nécessité du substrat topologique dont le terme de chaîne signifiante dont j'use d'ordinaire, donne une approximation : anneaux dont le collier se scelle dans l'anneau d'un autre collier fait d'anneaux.

Telles sont les conditions de structure qui déterminent comme grammaire l'ordre des empiètements constitutants du signifiant jusqu'à l'unité immédiatement supérieure à la phrase, – comme lexicque l'ordre des englobements constitutants du signifiant jusqu'à la locution verbale.

Il est aisé dans les limites où s'arrêtent ces deux entreprises d'appréhension de l'usage d'une langue de s'apercevoir que seules les corrélations du signifiant au signifié y donnent l'étalon de toute recherche de signification, comme le marque la notion ⁽⁵⁶⁾ *d'emploi* d'un taxième ou d'un sémantème, laquelle renvoie à des contextes du degré juste supérieur aux unités intéressées.

Mais ce n'est pas parce que les entreprises de la grammaire et du lexicque s'épuisent à une certaine limite qu'il faut penser que la signification règne au delà sans partage. Ce serait une erreur.

Car le signifiant de sa nature anticipe toujours sur le sens en déployant en quelque sorte au devant de lui sa dimension. Comme il se voit au niveau de la phrase quand elle s'interrompt avant le terme significatif : Jamais je ne..., Toujours est-il..., Peut-être encore... Elle n'en fait pas moins sens, et d'autant plus oppressant qu'il se suffit à se faire attendre⁸.

Mais le phénomène n'est pas différent, qui du seul recul d'un mais la faisant apparaître, belle comme la Sulamite, honnête autant que la rosière, pare et prépare la négresse pour les noces et la pauvre pour l'encan.

D'où l'on peut dire que c'est dans la chaîne du signifiant que le sens *insiste*, mais qu'aucun de ses éléments ne *consiste* dans la signification dont il est capable au moment même.

La notion d'un glissement incessant du signifié sous le signifiant s'impose donc, – que F. de Saussure illustre d'une image qui ressemble aux deux sinuosités des Eaux supérieures et inférieures dans les miniatures des manuscrits de la Genèse. Double flux où le repère semble mince des fines raies de pluie qu'y dessinent les pointillés verticaux censés y limiter des segments de correspondance.

Toute l'expérience va là-contre, qui m'a fait parler, à un moment donné de mon séminaire sur les psychoses, des « points de capiton » requis par ce schéma pour rendre compte de la dominance de la lettre dans la transformation dramatique que le dialogue peut opérer dans le sujet⁹.

Mais la linéarité que F. de Saussure tient pour constituante de la chaîne du discours, conformément à son émission par une ⁽⁵⁷⁾ seule voix et à l'horizontale où elle s'inscrit dans notre écriture, si elle est nécessaire en effet, n'est pas suffisante. Elle ne s'impose à la chaîne du discours que dans la direction où elle est orientée dans le temps, y étant même prise comme facteur signifiant dans toutes les langues où : [Pierre bat Paul] renverse son temps à inverser ses termes.

Mais il suffit d'écouter la poésie, ce qui peut-être n'était pas le cas de F. de Saussure, pour que s'y fasse entendre une polyphonie et que tout discours s'avère s'aligner sur les plusieurs portées d'une partition.

8. Ce en quoi l'hallucination verbale, à revêtir cette forme, parfois nous ouvre une porte de communication, jusqu'ici manquée d'être aperçue, avec la structure freudienne de la psychose (Séminaire de l'année 55-56).

9. Nous l'avons fait le 6 juin 56 sur l'exemple de la première scène d'*Athalie*, dont nous avouons qu'une allusion jetée comme en passant dans le *New Statesman and Nation* par un critique *high brow* à la « haute putasserie », des héroïnes de Racine, n'y fut pas étrangère, en nous incitant à renoncer à la référence aux drames sauvages de Shakespeare, devenue compulsive dans les milieux analytiques où elle joue le rôle de la savonnette à vilain du philistinisme.

Nulle chaîne signifiante en effet qui ne soutienne comme appendu à la ponctuation de chacune de ses unités tout ce qui s'articule de contextes attestés, à la verticale, si l'on peut dire, de ce point.

C'est ainsi que pour reprendre notre mot : arbre, non plus dans son isolation nominale, mais au terme d'une de ces ponctuations, nous verrons que ce n'est pas seulement à la faveur du fait que le mot barre est son anagramme, qu'il franchit celle de l'algorithme saussurien.

Car décomposé dans le double spectre de ses voyelles et de ses consonnes, il appelle avec le robre et le platane les significations dont il se charge sous notre flore, de force et de majesté. Drainant tous les contextes symboliques où il est pris dans l'hébreu de la Bible, il dresse sur une butte sans frondaison l'ombre de la croix. Puis se réduit à l'Y majuscule du signe de la dichotomie qui, sans l'image historiant l'armorial, ne devrait rien à l'arbre, tout généalogique qu'il se dise. Arbre circulatoire, arbre de vie du cervelet, arbre de Saturne ou de Diane, cristaux précipités en un arbre conducteur de la foudre, est-ce votre figure qui trace notre destin dans l'écaille passée au feu de la tortue, ou votre éclair qui fait surgir d'une innommable nuit cette lente mutation de l'être dans l' $\rightarrow \square \blacklozenge \parallel \square \blacklozenge \rightarrow$ du langage :

Non ! dit l'Arbre, il dit : Non ! dans l'étincellement

De sa tête superbe

vers que nous tenons pour aussi légitimes à être entendus dans les harmoniques de l'arbre que leur revers :

Que la tempête traite universellement

Comme elle fait une herbe.

⁽⁵⁸⁾Car cette strophe moderne s'ordonne selon la même loi du parallélisme du signifiant, dont le concert régit la primitive geste slave et la poésie chinoise la plus raffinée.

Comme il se voit dans le commun mode de l'étant où sont choisis l'arbre et l'herbe, pour qu'y adviennent les signes de contradiction du : dire « Non ! » et du : traiter comme, et qu'à travers le contraste catégorique du particularisme de la *superbe* à l'*universellement* de sa réduction, s'achève dans la condensation de la tête et de la tempête l'indiscernable étincellement de l'instant éternel.

Mais tout ce signifiant, dira-t-on, ne peut opérer qu'à être présent dans le sujet. C'est bien à quoi je satisfais en supposant qu'il est passé à l'étage du signifié.

Car ce qui importe n'est pas que le sujet en sache peu ou prou. (HOMMES et DAMES seraient-ils écrits dans une langue inconnue du petit garçon et de la petite fille que leur querelle n'en serait que plus exclusivement querelle de mots, mais non moins prête pour autant à se charger de signification).

Ce que cette structure de la chaîne signifiante découvre, c'est la possibilité que j'ai, justement dans la mesure où sa langue m'est commune avec d'autres sujets, c'est-à-dire où cette langue existe, de m'en servir pour signifier *tout autre chose* que ce qu'elle dit. Fonction plus digne d'être soulignée dans la parole que celle de déguiser la pensée (le plus souvent indéfinissable) du sujet : à savoir celle d'indiquer la place de ce sujet dans la recherche du vrai.

Il me suffit en effet de planter mon arbre dans la locution : grimper à l'arbre, voire de projeter sur lui l'éclairage narquois qu'un contexte de description donne au mot : arborer, pour ne pas me laisser emprisonner dans un quelconque *communiqué* des faits, si officiel soit-il, et, si je sais la vérité, la faire entendre malgré toutes les censures *entre les lignes* par le seul signifiant que peuvent constituer mes acrobaties à travers les branches de l'arbre, provocantes jusqu'au burlesque ou seulement sensibles à un œil exercé, selon que je veux être entendu de la foule et de quelques-uns.

La fonction proprement signifiante qui se dépeint ainsi dans le langage, a un nom. Ce nom, nous l'avons appris dans notre grammaire enfantine à la page finale où l'ombre de Quintilien, reléguée en un fantôme de chapitre pour faire entendre ⁽⁵⁹⁾d'ultimes considérations sur le style, semblait précipiter sa voix sous la menace du crochet.

C'est parmi les figures de style ou tropes, d'où nous vient le verbe : trouver, que ce nom se trouve en effet. Ce nom, c'est la *métonymie*.

Dont nous nous souviendrons seulement l'exemple qui en était donné : trente voiles. Car l'inquiétude qu'il provoquait en nous de ce que le mot bateau qui s'y cache, semblât y dédoubler sa présence d'avoir pu, au ressassement même de cet exemple, emprunter son sens figuré, – voilàit moins ces illustres voiles que la définition qu'elles étaient censées illustrer.

La partie prise pour le tout, nous disions-nous en effet, si la chose est à prendre au réel, ne nous laisse guère d'idée de ce qu'il faut entendre de l'importance de la flotte que ces trente voiles pourtant sont censées évaluer : qu'un navire n'ait qu'une voile est en effet le cas le moins commun.

À quoi se voit que la connexion du navire et de la voile n'est pas ailleurs que dans le signifiant, et que c'est dans le *mot à mot* de cette connexion que s'appuie la métonymie¹⁰.

Nous en désignerons le premier versant du champ effectif que le signifiant constitue, pour que le sens y prenne place.

Disons l'autre. C'est la *métaphore*. Et tout de suite allons à l'illustrer : le dictionnaire Quillet m'a paru propre à en fournir un échantillon qui ne fût pas suspect d'être sélectionné, et je ⁽⁶⁰⁾n'en cherchai pas plus loin la farce que le vers bien connu de Victor Hugo :

Sa gerbe n'était pas avare ni haineuse...

sous l'aspect duquel je présentai la métaphore au temps venu de mon séminaire sur les psychoses.

Disons que la poésie moderne et l'école surréaliste, nous ont fait faire ici un grand pas, en démontrant que toute conjonction de deux signifiants serait équivalente pour constituer une métaphore, si la condition du plus grand disparate des images signifiées, n'était exigée pour la production de l'étincelle poétique, autrement dit pour que la création métaphorique ait lieu.

Certes cette position radicale se fonde sur une expérience dite de l'écriture automatique, qui n'aurait pas été tentée sans l'assurance que ses pionniers prenaient de la découverte freudienne. Mais elle reste marquée de confusion parce que la doctrine en est fautive.

L'étincelle créatrice de la métaphore ne jaillit pas de la mise en présence de deux images, c'est-à-dire de deux signifiants également actualisés. Elle jaillit entre deux signifiants dont l'un s'est substitué à l'autre en prenant sa place dans la chaîne signifiante, le signifiant occulté restant présent de sa connexion (métonymique) au reste de la chaîne.

Un mot pour un autre, telle est la formule de la métaphore, et si vous êtes poète, vous produirez, à vous en faire un jeu, un jet continu, voire un tissu éblouissant de métaphores. N'en obtenant en outre l'effet d'ébriété du dialogue que Jean Tardieu a composé sous ce titre, que de la démonstration qui s'y opère de la superfluité radicale de toute signification pour une représentation parfaitement convaincante de la comédie bourgeoise.

¹⁰. Nous rendons hommage ici à ce que nous devons en cette formulation à M. Roman Jakobson, nous entendons à ses travaux où un psychanalyste trouve à tout instant à structurer son expérience, et qui rendent superflues les « communications personnelles » dont nous pouvons faire état autant que quiconque.

On reconnaît en effet dans cette forme oblique d'allégeance le style de ce couple immortel : Rosenkranz et Guldenstein, dont le dépareillage est impossible, fût-ce par l'imperfection de leur destin, car il dure par le même procédé que le couteau de Jeannot, et pour la raison même dont Goethe louait Shakespeare d'en avoir présenté le personnage en leur doublet : ils sont à eux seuls la *Gesellschaft* tout entière, la Société tout court (*Wilhelm Meisters Lehrjahre*, Ed. Trunz, Christian Wegner Verlag, Hamburg, V 5, p. 299) (a).

Qu'on sache gré dans ce contexte à l'auteur des *Some remarks on the role of speech in psycho-analytic technique* (I. J. P., nov.-déc. 1956, XXXVII, 6, p. 467), d'avoir pris soin de souligner qu'elles sont « basées sur » un travail de 1952. On s'explique ainsi en effet que rien n'y soit assimilé des travaux parus depuis et que l'auteur pourtant n'ignore pas puisqu'il me cite comme leur éditeur (*sic*. Je sais ce que veut dire editor).

(a) Il faudrait distiller tout le passage de Goethe : *Dieses leise Auftreten, dieses Schmiegen und Biegen, dies Jasagen, Streicheln und Schmeicheln, diese Behendigkeit, dies Schwänzeln, diese Allheit und Leerheit, diese rechtliche Schurkerei, diese Unfähigkeit, wie kann sie durch einen Menschen ausgedrückt werden ? Es sollten ihrer wenigstens ein Dutzend sein, wenn man sie haben könnte ; denn sie sind bloss in Gesellschaft etwas, sie sind die Gesellschaft...*

Dans le vers de Hugo, il est manifeste qu'il ne jaillit pas la moindre lumière de l'attestation qu'une gerbe ne soit pas avare ni haineuse, pour la raison qu'il n'est pas question qu'elle ait le mérite plus que le démérite de ces attributs, l'un et l'autre étant avec elle propriétés de Booz qui les exerce à disposer d'elle, sans lui faire part de ses sentiments.

Si sa gerbe renvoie à Booz, comme c'est bien le cas pourtant, c'est de se substituer à lui dans la chaîne signifiante, à la place même qui l'attendait d'être exhaussée d'un degré par le déblaiement de l'avarice et de la haine. Mais dès lors c'est de ⁽⁶¹⁾Booz aussi que la gerbe a fait cette place nette, rejeté qu'il est maintenant dans les ténèbres du dehors où l'avarice et la haine l'hébergent dans le creux de leur négation.

Mais une fois que *sa* gerbe a ainsi usurpé sa place, Booz ne saurait y revenir, le mince fil du petit *sa* qui l'y rattache, y étant un obstacle de plus à lier ce retour d'un titre de possession qui le retiendrait au sein de l'avarice et de la haine. Sa générosité affirmée se voit réduite à *moins que rien* par la munificence de la gerbe qui, d'être prise à la nature, ne connaît pas notre réserve et nos rejets, et même dans son accumulation reste prodigue pour notre aune.

Mais si dans cette profusion le donateur a disparu avec le don, c'est pour resurgir dans ce qui entoure la figure où il s'est annihilé. Car c'est le rayonnement de la fécondité, – qui annonce la surprise que célèbre le poème, à savoir la promesse que le vieillard va recevoir dans un contexte sacré de son avènement à la paternité.

C'est donc entre le signifiant du nom propre d'un homme et celui qui l'abolit métaphoriquement, que se produit l'étincelle poétique, ici d'autant plus efficace à réaliser la signification de la paternité qu'elle reproduit l'événement mythique où Freud a reconstruit le cheminement, dans l'inconscient de tout homme, du mystère paternel.

La métaphore moderne n'a pas une autre structure. Par quoi cette jaculation :

L'amour est un caillou riant dans le soleil,

recrée l'amour dans une dimension que j'ai pu dire me paraître tenable, contre son glissement toujours imminent dans le mirage d'un altruisme narcissique.

On voit que la métaphore se place au point précis où le sens se produit dans le non-sens, c'est-à-dire à ce passage dont Freud a découvert que, franchi à rebours, il donne lieu à ce mot qui en français est « le mot » par excellence, le mot qui n'y a pas d'autre patronage que le signifiant de l'esprit¹¹, et où se ⁽⁶²⁾ touche que c'est sa destinée même que l'homme met au défi par la dérision du signifiant.

Mais pour y revenir d'ici, que trouve l'homme dans la métonymie, si ce doit être plus que le pouvoir de tourner les obstacles de la censure sociale ? Cette forme qui donne son champ à la vérité dans son oppression, ne manifeste-t-elle pas quelque servitude inhérente à sa présentation ?

On lira avec profit le livre où Léo Strauss, de la terre classique à offrir son asile à ceux qui ont choisi la liberté, médite sur les rapports de l'art d'écrire à la persécution¹². En y serrant au plus près la sorte de connaturalité qui noue cet art à cette condition, il laisse apercevoir ce quelque chose qui impose ici sa forme, dans l'effet de la vérité sur le désir.

Mais ne sentons-nous pas depuis un moment que d'avoir suivi les chemins de la lettre pour rejoindre la vérité freudienne, nous brûlons, son feu prenant de partout.

Certes la lettre tue, dit-on, quand l'esprit vivifie. Nous n'en disconvenons pas, ayant eu à saluer quelque part ici une noble victime de l'erreur de chercher l'esprit dans la lettre, mais nous demandons aussi comment sans la lettre l'esprit vivrait. Les prétentions de l'esprit pourtant demeureraient irréductibles, si la lettre n'avait fait la preuve qu'elle produit tous ses effets de vérité dans l'homme, sans que l'esprit ait le moins du monde à s'en mêler.

¹¹. C'est bien l'équivalent du terme allemand du Witz dont Freud a marqué la visée de son 3^e ouvrage fondamental sur l'inconscient. La difficulté bien plus grande de trouver cet équivalent en anglais, est instructive : le wit, alourdi de la discussion qui va de Davenant et de Hobbes à Pope et à Addison, y laissant ses vertus essentielles à l'humour qui est autre chose. Reste le pun, trop étroit pourtant.

¹². *Persecution and the art of Writing* by Léo Strauss, The free Press, Glencoë, Illinois.

Cette révélation, c'est à Freud qu'elle s'est faite, et sa découverte, il l'a appelée l'inconscient.

II. – LA LETTRE DANS L'INCONSCIENT

L'œuvre complète de Freud nous présente une page sur trois de références philologiques, une page sur deux d'inférences logiques, partout une appréhension dialectique de l'expérience, l'analytique langagière y renforçant encore ses proportions à mesure que l'inconscient y est plus directement intéressé.

C'est ainsi que dans la science des rêves il ne s'agit à toutes les pages que de ce que nous appelons la lettre du discours, dans sa texture, dans ses emplois, dans son immanence à la matière en cause. Car cet ouvrage ouvre avec l'œuvre sa route royale à l'inconscient. Et nous en sommes avertis par Freud, dont la confiance surprise quand il lance ce livre vers nous aux premiers ⁽⁶³⁾jours de ce siècle¹³, ne fait que confirmer ce qu'il a proclamé jusqu'au bout : dans ce va-tout de son message est le tout de sa découverte.

La première clause articulée dès le chapitre liminaire, parce que l'exposé n'en peut souffrir le retard, c'est que le rêve est un rébus. Et Freud de stipuler qu'il faut l'entendre comme j'ai dit d'abord, à la lettre. Ce qui tient à l'instance dans le rêve de cette même structure littérante (autrement dit phonématique) où s'articule et s'analyse le signifiant dans le discours. Telles les figures hors nature du bateau sur le toit ou de l'homme à tête de virgule expressément évoquées par Freud, les images du rêve ne sont à retenir que pour leur valeur de signifiant, c'est-à-dire pour ce qu'elles permettent d'épeler du « proverbe » proposé par le rébus du rêve. Cette structure du langage qui rend possible l'opération de la lecture est au principe de la *signifiance du rêve*, de la *Traumdeutung*.

Freud exemplifie de toutes les manières que cette valeur de signifiant de l'image n'a rien à faire avec sa signification, mettant en jeu les hiéroglyphes de l'Égypte où il serait bouffon de déduire de la fréquence du vautour qui est un *aleph* ou du poussin qui est un *van* à signaler une forme du verbe être et les pluriels, que le texte intéresse si peu que ce soit ces spécimens ornithologiques. Freud trouve à se repérer à certains emplois du signifiant dans cette écriture, qui sont effacés dans la nôtre, tel l'emploi de déterminatif, ajoutant l'exposant d'une figure catégorique à la figuration littérale d'un terme verbal, mais c'est pour mieux nous ramener au fait que nous sommes dans l'écriture où même le prétendu « idéogramme » est une lettre.

Mais il n'est pas besoin de la confusion courante sur ce terme pour que dans l'esprit du psychanalyste qui n'a aucune formation linguistique, le préjugé prévale d'un symbolisme qui se dérive de l'analogie naturelle, voire de l'image coaptative de l'instinct. Tellement que, hors de l'école française qui y pare, c'est sur la ligne : voir dans le marc de café n'est pas lire dans les hiéroglyphes, qu'il me faut rappeler à ses principes une technique dont rien ne saurait justifier les voies hors la visée de l'inconscient.

Il faut dire que ceci n'est reçu qu'avec peine et que le vice ⁽⁶⁴⁾mental dénoncé plus haut jouit d'une telle faveur qu'on peut s'attendre à ce que le psychanalyste d'aujourd'hui admette qu'il décode, avant que de se résoudre à faire avec Freud les stations nécessaires (tournez à la statue de Champollion, dit le guide) pour comprendre qu'il déchiffre : ce qui s'en distingue par le fait qu'un cryptogramme n'a toutes ses dimensions que lorsque c'est celui d'une langue perdue.

Faire ces stations, ce n'est pourtant que continuer dans la *Traumdeutung*.

L'*Enstellung*, traduite transposition, où Freud montre la précondition générale de la fonction du rêve, c'est ce que nous avons désigné plus haut avec Saussure comme le glissement du signifié sous le signifiant, toujours en action (inconsciente, remarquons-le) dans le discours.

Mais les deux versants de l'incidence du signifiant sur le signifié s'y retrouvent.

¹³. Cf. la correspondance, nommément les n° 107 et 119, des lettres choisies par ses éditeurs.

La *Verdichtung*, condensation, c'est la structure de surimposition des signifiants où prend son champ la métaphore, et dont le nom pour condenser en lui-même la *Dichtung* indique la connaturalité du mécanisme à la poésie, jusqu'au point où il enveloppe la fonction proprement traditionnelle de celle-ci.

La *Verschiebung* ou déplacement, c'est plus près du terme allemand ce virement de la signification que la métonymie démontre et qui, dès son apparition dans Freud, est présenté comme le moyen de l'inconscient le plus propre à déjouer la censure.

Qu'est-ce qui distingue ces deux mécanismes, qui jouent dans le travail du rêve, *Traumarbeit*, un rôle privilégié, de leur homologue fonction dans le discours ? – Rien, sinon une condition imposée au matériel signifiant, dite *Rücksicht auf Darstellbarkeit* qu'il faut traduire par : égard aux moyens de la mise en scène (la traduction par : rôle de la possibilité de figuration étant ici par trop approximative). Mais cette condition constitue une limitation qui s'exerce à l'intérieur du système de l'écriture, loin qu'elle le dissolve en une sémiologie figurative où il rejoindrait les phénomènes de l'expression naturelle. On pourrait probablement éclairer par là les problèmes de certains modes de pictographie, qu'on n'est pas autorisé, du seul fait qu'ils aient été abandonnés comme imparfaits dans l'écriture, à considérer comme des stades évolutifs. Disons que le rêve est semblable ⁽⁶⁵⁾ à ce jeu de salon où l'on doit, sur la sellette, donner à deviner aux spectateurs un énoncé connu ou sa variante par le seul moyen d'une mise en scène muette. Que le rêve dispose de la parole n'y change rien vu que pour l'inconscient elle n'est qu'un élément de mise en scène comme les autres. C'est justement quand le jeu et aussi bien le rêve se heurteront au manque de matériel taxiématique pour représenter les articulations logiques de la causalité, de la contradiction, de l'hypothèse, etc., qu'ils feront la preuve que l'un et l'autre ils sont affaire d'écriture et non de pantomime. Les procédés subtils que le rêve s'avère employer pour représenter néanmoins ces articulations logiques, de façon beaucoup moins artificielle que le jeu n'y pare d'ordinaire, sont dans Freud, l'objet d'une étude spéciale où se confirme une fois de plus que le travail du rêve suit les lois du signifiant.

Le reste de l'élaboration est désigné par Freud comme secondaire, ce qui prend sa valeur de ce dont il s'agit : fantasmes ou rêves diurnes, *Tagtraum* pour employer le terme dont Freud préfère se servir pour les situer dans leur fonction d'accomplissement du désir (*Wunscherfüllung*). Leur trait distinctif, étant donné que ces fantasmes peuvent rester inconscients, est donc bien leur signification. Or de ceux-ci Freud nous dit que leur place dans le rêve est ou bien d'y être repris à titre d'éléments signifiants pour l'énoncé de la pensée inconsciente (*Traumgedanke*), – ou bien de servir à l'élaboration secondaire ici en question, c'est-à-dire à une fonction, dit-il, qu'il n'y a pas lieu de distinguer de la pensée vigile (*von unserem wachen Denken nicht zu unterscheiden*). On ne peut donner une meilleure idée des effets de cette fonction que de la comparer à des plaques de badigeon, qui de ci de là reportées au pochoir, tendraient à faire rentrer dans l'apparence d'un tableau à sujets les clichés plutôt rébarbatifs en eux-mêmes du rébus ou des hiéroglyphes.

Je m'excuse de paraître épeler moi-même le texte de Freud ; ce n'est pas seulement pour montrer ce que l'on gagne à simplement n'y pas retrancher. C'est pour pouvoir situer sur des repères premiers, fondamentaux et jamais révoqués ce qui s'est passé dans la psychanalyse.

Dès l'origine on a méconnu le rôle constituant du signifiant dans le statut que Freud fixait à l'inconscient d'emblée et sous les modes formels les plus précis.

⁽⁶⁶⁾ Ceci pour une double raison dont la moins aperçue naturellement est que cette formalisation ne suffisait pas à elle seule à faire reconnaître l'instance du signifiant, car elle était à la parution de la *Traumdeutung*, très en avance sur les formalisations de la linguistique auxquelles on pourrait sans doute démontrer qu'elle a, par son seul pesant de vérité, frayé la voie.

La seconde raison n'est après tout que l'envers de la première, car si les psychanalystes furent exclusivement fascinés par les significations révélées dans l'inconscient, c'est qu'elles tiraient leur attrait le plus secret de la dialectique qui semblait leur être immanente.

J'ai montré pour mon séminaire que c'est dans la nécessité de redresser les effets toujours s'accroissant de cette partialité que se comprennent les revirements apparents, ou pour mieux dire les coups de barre, que Freud, à travers son soin premier d'assurer la survie de sa découverte avec les premiers remaniements qu'elle imposait aux connaissances, a cru devoir donner en cours de route à sa doctrine.

Car dans le cas où il était, je le répète, de n'avoir rien qui répondant à son objet fût au même niveau de maturation scientifique, – du moins n'a-t-il pas failli à maintenir cet objet à la mesure de sa dignité ontologique.

Le reste fut l'affaire des dieux et a couru de telle sorte que l'analyse prend aujourd'hui ses repères dans ces formes imaginaires que je viens de montrer comme dessinées en réserve sur le texte qu'elles mutilent, – et que c'est sur elles que la visée de l'analyste s'accommode : les mêlant dans l'interprétation du rêve à la libération visionnaire de la volière hiéroglyphique, et cherchant plus généralement le contrôle de l'exhaustion de l'analyse dans une sorte de *scanning*¹⁴ de ces formes où qu'elles apparaissent, dans l'idée qu'elles sont les témoins de l'exhaustion des régressions autant que du remodelage de la « relation d'objet » où le sujet est censé se typifier.

La technique qui se réclame de telles positions, peut être fertile en effets divers, fort difficiles à critiquer derrière l'égide thérapeutique. Mais une critique interne peut se dégager d'une discordance flagrante entre le mode opératoire, dont cette technique s'autorise, – à savoir la règle analytique dont tous⁽⁶⁷⁾ les instruments, à partir de la « libre association », se justifient de la conception de l'inconscient de son inventeur –, et la méconnaissance complète qui y règne de cette conception de l'inconscient. Ce dont ses tenants les plus tranchants croient être quittes d'une pirouette : la règle analytique doit être observée d'autant plus religieusement qu'elle n'est que le fruit d'un heureux hasard. Autrement dit, Freud n'a jamais bien su ce qu'il faisait.

Le retour au texte de Freud montre au contraire la cohérence absolue de sa technique à sa découverte en même temps qu'elle permet de placer ses procédés à leur rang.

C'est pourquoi toute rectification de la psychanalyse impose de revenir à la vérité de cette découverte, impossible à obscurcir dans son moment originel.

Car dans l'analyse du rêve, Freud n'entend pas nous donner autre chose que les lois de l'inconscient dans leur extension la plus générale. Une des raisons pour lesquelles le rêve y était le plus propice, c'est justement, Freud nous le dit, qu'il ne révèle pas moins ces lois chez le sujet normal que chez le névrosé.

Mais dans un cas comme dans l'autre, l'efficacité de l'inconscient ne s'arrête pas au réveil. L'expérience psychanalytique n'est pas autre chose que d'établir que l'inconscient ne laisse aucune de nos actions hors de son champ. Sa présence dans l'ordre psychologique, autrement dit dans les fonctions de relation de l'individu, mérite pourtant d'être précisée : elle n'est nullement coextensive à cet ordre, car nous savons que, si la motivation inconsciente se manifeste aussi bien dans des effets psychiques conscients que dans des effets psychiques inconscients, inversement c'est un rappel élémentaire que de faire remarquer qu'un grand nombre d'effets psychiques que le terme d'inconscient, au titre d'exclure le caractère de la conscience, désigne légitimement, n'en sont pas moins sans aucun rapport de leur nature avec l'inconscient au sens freudien. Ce n'est donc que par un abus de terme que l'on confond psychique et inconscient en ce sens, et qu'on qualifie ainsi de psychique un effet de l'inconscient sur le somatique par exemple.

Il s'agit donc de définir la topique de cet inconscient. Je dis que c'est celle-là même que définit l'algorithme :

¹⁴. On sait que c'est le procédé par où une recherche s'assure de son résultat par exploration mécanique de l'extension entière du champ de son objet.

$$\frac{S}{s}$$

⁽⁶⁸⁾Ce qu'il nous a permis de développer de l'incidence du signifiant sur le signifié, s'accommode de sa transformation en :

$$f(S)\frac{1}{s}$$

C'est de la coprésence non seulement des éléments de la chaîne signifiante horizontale, mais de ses attenances verticales, dans le signifié, que nous avons montré les effets, répartis selon deux structures fondamentales dans la métonymie et dans la métaphore. Nous pouvons les symboliser par :

$$f(S...S')S \sim S(-)s,$$

soit la structure métonymique, indiquant que c'est la connexion du signifiant au signifiant, qui permet l'élosion par quoi le signifiant installe le manque de l'être dans la relation d'objet, en se servant de la valeur de renvoi de la signification pour l'investir du désir visant ce manque qu'il supporte. Le signe – placé entre () manifestant ici le maintien de la barre –, qui dans l'algorithme premier marque l'irréductibilité où se constitue dans les rapports du signifiant au signifié, la résistance de la signification¹⁵.

Voici maintenant :

$$f\left(\frac{S'}{S}\right)S \sim S(+)s,$$

la structure métaphorique, indiquant que c'est dans la substitution du signifiant au signifiant que se produit un effet de signification qui est de poésie ou de création, autrement dit d'avènement de la signification en question¹⁶. Le signe + placé entre () manifestant ici le franchissement de la barre – et la valeur constituante de ce franchissement pour l'émergence de la signification.

Ce franchissement exprime la condition de passage du signifiant dans le signifié dont j'ai marqué plus haut le moment en le confondant provisoirement avec la place du sujet (p. 58, 3^e et 4^e part.).

C'est la fonction du sujet, ainsi introduite, à laquelle il faut ⁽⁶⁹⁾maintenant nous arrêter, parce qu'elle est au point crucial de notre problème.

Je pense, donc je suis (cogito ergo sum), n'est pas seulement la formule où se constitue avec l'apogée historique d'une réflexion sur les conditions de la science, la liaison à la transparence du sujet transcendantal de son affirmation existentielle.

Peut-être ne suis-je qu'objet et mécanisme (et donc rien de plus que phénomène), mais assurément en tant que je le pense, je suis – absolument. Sans doute les philosophes avaient apporté là d'importantes corrections, et nommément que dans cela qui pense (*cogitans*) je ne fais jamais que me constituer en objet (*cogitatum*). Il reste qu'à travers cette épuration extrême du sujet transcendantal, ma liaison existentielle à son projet semble irréfutable, au moins sous la forme de son actualité, et que :

« *cogito ergo sum* » *ubi cogito, ibi sum*,

surmonte l'objection.

Bien entendu ceci me limite à n'être là dans mon être que dans la mesure où je pense que je suis dans ma pensée ; dans quelle mesure je le pense vraiment, ceci ne regarde que moi, et, si je le dis, n'intéresse personne¹⁷.

¹⁵. Le signe ~ désigne ici l'équivalence.

¹⁶. S' désignant dans le contexte le terme productif de l'effet signifiant (ou signifiante), on voit que ce terme est latent dans la métonymie, patent dans la métaphore.

¹⁷. Tout autrement en est-il si, posant par exemple une question comme : « Pourquoi des philosophes ? », je me fais plus candide que nature, puisque je pose non seulement la question que les philosophes se posent depuis toujours, mais celle à quoi peut-être ils s'intéressent le plus.

L'éluder pourtant sous le prétexte de ses semblants philosophiques, est simplement faire preuve d'inhibition. Car la notion de sujet est indispensable au maniement d'une science comme la stratégie au sens moderne, dont les calculs excluent tout « subjectivisme ».

C'est aussi s'interdire l'accès à ce qu'on peut appeler l'univers de Freud, comme on dit l'univers de Copernic. C'est bien en effet à la révolution dite copernicienne que Freud lui-même comparait sa découverte, soulignant qu'il y allait une fois de plus de la place que l'homme s'assigne au centre d'un univers.

La place que j'occupe comme sujet de signifiant est-elle, par rapport à celle que j'occupe comme sujet du signifié, concentrique ou excentrique, voilà la question ?

Il ne s'agit pas de savoir si je parle de moi de façon conforme à ce que je suis, mais si, quand j'en parle, je suis le même que ⁽⁷⁰⁾celui dont je parle. Et il n'y a ici aucun inconvénient à faire intervenir le terme de pensée. Car Freud désigne de ce terme les éléments en jeu dans l'inconscient ; c'est-à-dire dans les mécanismes signifiants que je viens d'y reconnaître.

Il n'en reste pas moins que le *cogito* philosophique est au foyer de ce mirage qui rend l'homme moderne si sûr d'être soi dans ses incertitudes sur lui-même, voire à travers la méfiance qu'il a pu apprendre dès longtemps à pratiquer quant aux pièges de l'amour-propre.

Aussi bien si, retournant contre la nostalgie qu'elle sert l'arme de la métonymie, je me refuse à chercher aucun sens au delà de la tautologie, et si, au nom de « la guerre est la guerre » et « un sou est un sou », je me décide à n'être que ce que je suis, comment ici me détacher de cette évidence que je suis dans cet acte même ?

Non moins qu'à me porter à l'autre pôle métaphorique de la quête signifiante et me vouer à devenir ce que je suis, à venir à l'être, – je ne puis douter qu'à m'y perdre même, j'y suis.

Or c'est sur ces points mêmes, où l'évidence va être subvertie par l'empirique, que gît le tour de la conversion freudienne.

Ce jeu signifiant de la métonymie et de la métaphore, jusque et y compris sa pointe active qui clavette mon désir sur un refus du signifiant ou sur un manque de l'être, et noue mon sort à la question de mon destin, ce jeu se joue, jusqu'à ce que la partie soit levée, dans son inexorable finesse, là où je ne suis pas parce que je ne peux pas m'y situer.

C'est-à-dire que c'est peu de ces mots dont j'ai pu interloquer un instant mes auditeurs : je pense où je ne suis pas, donc je suis où je ne pense pas. Mots qui à toute oreille suspendue rendent sensible dans quelle ambiguïté de furet fuit sous nos prises l'anneau du sens sur la ficelle verbale.

Ce qu'il faut dire, c'est : je ne suis pas, là où je suis le jouet de ma pensée ; je pense à ce que je suis, là où je ne pense pas penser.

Ce mystère à deux faces rejoint ce fait que la vérité ne s'évoque que dans cette dimension d'alibi, par où tout « réalisme » dans la création prend sa vertu de la métonymie, comme cet autre que le sens ne livre son accès qu'au double coude de la métaphore, quand on a leur clef unique : le S et le s de l'algorithme saussurien ne sont pas dans le même plan, ⁽⁷¹⁾et l'homme se leurrait à se croire placé dans leur commun axe qui n'est nulle part.

Ceci du moins jusqu'à ce que Freud en ait fait la découverte. Car si ce que Freud a découvert n'est pas cela même, ce n'est rien.

Les contenus de l'inconscient ne nous livrent en leur décevante ambiguïté nulle réalité plus consistante dans le sujet que l'immédiat ; c'est de la vérité qu'ils prennent leur vertu, et dans la dimension de l'être : *Kern unseres Wesen*, les termes sont dans Freud.

Le mécanisme à double détente de la métaphore est celui-là même où se détermine le symptôme au sens analytique. Entre le signifiant énigmatique du trauma sexuel et le terme à quoi il vient de substituer dans une chaîne signifiante actuelle, passe l'étincelle, qui fixe dans un symptôme, – métaphore où la chair ou bien la fonction sont prises comme élément signifiant, – la signification inaccessible au sujet conscient où il peut se résoudre.

Et les énigmes que propose le désir à toute « philosophie naturelle », sa frénésie mimant le gouffre de l'infini, la collusion intime où il enveloppe le plaisir de savoir et celui de dominer avec la jouissance, ne tiennent à nul autre dérèglement de l'instinct qu'à sa prise dans les rails, – éternellement tendus vers le *désir d'autre chose* –, de la métonymie. D'où sa fixation « perverse » au même point de suspension de la chaîne signifiante où le souvenir-écran s'immobilise, où l'image fascinante du fétiche se statufie.

Nul autre moyen de concevoir l'indestructibilité du désir inconscient, – quand il n'est pas de besoin qui, à se voir interdire son assouvissement, ne s'étirole, au cas extrême par la consommation de l'organisme lui-même. C'est dans une mémoire, comparable à ce qu'on dénomme de ce nom dans nos modernes machines-à-penser (fondées sur une réalisation électronique de la composition signifiante), que gît cette chaîne qui *insiste* à se reproduire dans le transfert, et qui est celle d'un désir mort.

C'est la vérité de ce que ce désir a été dans son histoire, que le sujet crie par son symptôme, comme le Christ a dit qu'eussent fait les pierres si les enfants d'Israël ne leur eussent donné leur voix.

C'est aussi pourquoi la psychanalyse seule permet de différencier dans la mémoire la fonction de la remémoration. Enracinée ⁽⁷²⁾ dans le signifiant, elle résout, par l'ascendant de l'histoire dans l'homme, les apories platoniciennes de la réminiscence.

Il suffit de lire les « trois essais sur la sexualité », recouverts pour la foule par tant de gloses pseudo-biologiques, pour constater que Freud fait dériver toute accession à l'objet, d'une dialectique du retour.

Parti ainsi du \blacklozenge fl...o_ holderlinien, c'est à la répétition kierkegardienne que Freud en viendra moins de vingt ans plus tard, c'est-à-dire que sa pensée, de s'être soumise à son origine aux seules humbles mais inflexibles conséquences de la *talking cure*, n'a jamais pu se déprendre des vivantes servitudes qui, du principe royal du Logos, l'ont conduit à repenser les mortelles antinomies empédocléennes.

Et comment concevoir autrement que sur cette « autre scène » dont il parle comme du lieu du rêve, son recours d'homme scientifique à un *Deus ex machina* moins dérisoire de ce qu'ici soit dévoilé au spectateur que la machine régit le régisseur lui-même. Figure obscène et féroce du père primordial, inépuisable à se rédimmer dans l'éternel aveuglement d'Œdipe, comment penser, sinon qu'il dût courber la tête sous la force d'un témoignage qui dépassait ses préjugés, qu'un savant du XIX^e siècle ait tenu plus qu'à tout dans son œuvre à ce « Totem et tabou », devant lequel les ethnologues d'aujourd'hui s'inclinent comme devant la croissance d'un mythe authentique.

Aussi bien est-ce aux mêmes nécessités que le mythe, que répond cette impérieuse prolifération de créations symboliques particulières, où se motivent jusque dans leurs détails les compulsions du névrosé, comme ce qu'on appelle les théories sexuelles de l'enfant.

C'est ainsi que pour vous placer au point précis où se déroule actuellement dans mon séminaire mon commentaire de Freud, le petit Hans, à cinq ans laissé en plan par les carences de son entourage symbolique, devant l'énigme soudain actualisée pour lui de son sexe et de son existence, développe, sous la direction de Freud et de son père son disciple, autour du cristal signifiant de sa phobie, sous une forme mythique, toutes les permutations possibles d'un nombre limité de signifiants.

Opération où se démontre que même au niveau individuel, la solution de l'impossible est apportée à l'homme par l'exhaustion de toutes les formes possibles d'impossibilités rencontrées ⁽⁷³⁾ dans la mise en équation signifiante de la solution. Démonstration saisissante à éclairer le labyrinthe d'une observation dont on ne s'est servi jusqu'à présent que pour en extraire des matériaux de démolition. À faire saisir aussi que dans la coextensivité du développement du symptôme et de sa résolution curative, s'avère la nature de la névrose : phobique, hystérique ou obsessionnelle, la névrose est une question que l'être pose pour le

sujet « de là où il était avant que le sujet vînt au monde » (cette subordonnée est la propre phrase dont se sert Freud expliquant au petit Hans le complexe d'Œdipe).

Il s'agit ici de cet être qui n'apparaît que l'éclair d'un instant dans le vide du verbe être, et j'ai dit qu'il pose sa question pour le sujet. Qu'est-ce à dire ? Il ne la pose pas *devant* le sujet puisque le sujet ne peut venir à la place où il la pose, mais il la pose à *la place* du sujet, c'est-à-dire qu'à cette place il pose la question *avec* le sujet, comme on pose un problème *avec* une plume et comme l'homme antique pensait *avec* son âme.

C'est ainsi que Freud a fait rentrer le *moi* dans sa doctrine. Freud a défini le *moi* par des résistances qui lui sont propres. Elles sont de nature imaginaire au sens des leurres coaptatifs, dont l'éthologie des conduites animales de la parade et du combat nous offrent l'exemple. Freud a montré leur réduction dans l'homme à la relation narcissique, dont j'ai repris l'élaboration dans le *stade du miroir*. Il y a réuni la synthèse des fonctions perceptives où s'intègrent les sélections sensori-motrices qui cernent pour l'homme ce qu'il appelle la réalité.

Mais cette résistance, essentielle à cimenter les inerties imaginaires qui font obstacle au message de l'inconscient, n'est que secondaire par rapport aux résistances propres du cheminement signifiant de la vérité.

C'est là la raison pour laquelle une exhaustion des mécanismes de défense, aussi sensible que nous la fait un *Fenichel* dans ses problèmes de technique parce qu'il est un praticien (alors que toute sa réduction théorique des névroses ou des psychoses à des anomalies génétiques du développement libidinal est la platitude même), se manifeste, sans qu'il en rende compte ni même qu'il s'en rende compte, comme l'envers dont les mécanismes de l'inconscient serait l'endroit. La périphrase, l'hyperbate, l'ellipse, la suspension, l'anticipation, la rétractation, ⁽⁷⁴⁾la dénégation, la digression, l'ironie, ce sont les figures de style (*figurae sententiarum* de Quintilien), comme la catachrèse, la litote, l'antonomase, l'hypotypose sont les tropes, dont les termes s'imposent à la plume comme les plus propres à étiqueter ces mécanismes. Peut-on n'y voir qu'une simple manière de dire, quand ce sont les figures mêmes qui sont en acte dans la rhétorique du discours effectivement prononcé par l'analysé.

À s'obstiner à réduire à une permanence émotionnelle la réalité de la résistance dont ce discours ne serait que la couverture, les psychanalystes d'aujourd'hui montrent seulement qu'ils tombent sous le coup d'une des vérités fondamentales que Freud a retrouvées par la psychanalyse. C'est qu'à une vérité nouvelle, on ne peut se contenter de faire sa place, car c'est de prendre notre place en elle qu'il s'agit. Elle exige qu'on se dérange. On ne saurait y parvenir à s'y habituer seulement. On s'habitue au réel. La vérité, on la refoule.

Or il est tout spécialement nécessaire au savant, au mage et même au mège, qu'il soit le seul à savoir. L'idée qu'au fond des âmes les plus simples et, qui plus est, malades, il y ait quelque chose de prêt à éclore, passe encore ! mais quelqu'un qui ait l'air d'en savoir autant qu'eux sur ce qu'il faut en penser, ... accourez à notre aide, catégories de la pensée primitive, prélogique, archaïque, voire de la pensée magique, si commode à imputer aux autres. C'est qu'il ne convient pas que ces croquants nous tiennent hors d'haleine à nous proposer des énigmes qui s'avèrent fort malicieuses.

Pour interpréter l'inconscient comme Freud, il faudrait être comme lui une encyclopédie des arts et des muses, doublé d'un lecteur assidu des *Fliegende Blätter*. Et la tâche ne nous serait pas plus aisée de nous mettre à la merci d'un fil tissé d'allusions et de citations, de calembours et d'équivoques. Aurons-nous à faire métier de fanfreluches antidotées ?

Il faut s'y résoudre pourtant. L'inconscient n'est pas le primordial, ni l'instinctuel, et d'élémentaire il ne connaît que les éléments du signifiant.

Les livres que l'on peut dire canoniques en matière d'inconscient, – la *Traumdeutung*, la psychopathologie de la vie quotidienne et le trait d'esprit (*Witz*) dans ses rapports avec l'inconscient –, ne sont qu'un tissu d'exemples dont le développement s'inscrit dans les formules de connexion et de substitution ⁽⁷⁵⁾(seulement portées au décuple par leur

complexité particulière, et le tableau en étant donné parfois par Freud en hors-texte), qui sont celles que nous donnons du signifiant dans sa fonction de *transfert*. Car dans la *Traumdeutung*, c'est dans le sens d'une telle fonction qu'est introduit le terme d'*Übertragung* ou transfert, qui donnera plus tard son nom au ressort opérant du lien intersubjectif entre l'analysé et l'analyste.

De tels diagrammes ne sont pas seulement constituants dans la névrose pour chacun de ses symptômes, mais ils sont seuls à permettre d'envelopper la thématique de son cours et de sa résolution. Comme les grandes observations d'analyses qu'a données Freud, sont admirables pour le démontrer.

Et pour nous rabattre sur une donnée plus réduite, mais plus maniable à nous offrir le dernier cachet dont sceller notre propos, citerai-je l'article de 1927 sur le fétichisme, et le cas que Freud y rapporte d'un patient¹⁸ pour qui la satisfaction sexuelle exigeait un certain brillant sur le nez (*Glanz auf der Nase*), et dont l'analyse montra qu'il le devait au fait que ses primes années anglophones avaient déplacé dans un regard sur le nez (*a glance at the nose*, et non pas *shine on the nose* dans la langue « oubliée » de l'enfance du sujet) la curiosité brûlante qui l'attachait au phallus de sa mère, soit à ce manque-à-être éminent dont Freud a révélé le signifiant privilégié.

C'est cet abîme ouvert à la pensée qu'une pensée se fasse entendre dans l'abîme, qui a provoqué dès l'abord la résistance à l'analyse. Et non pas comme on le dit la promotion de la sexualité dans l'homme. Celle-ci est l'objet qui prédomine de beaucoup dans la littérature à travers les siècles. Et l'évolution de la psychanalyse a réussi par un tour de magie comique à en faire une instance morale, le berceau et le lieu d'attente de l'oblativité et de l'aimance. La monture platonicienne de l'âme, maintenant bénie et illuminée, s'en va tout droit au paradis.

Le scandale intolérable au temps où la sexualité freudienne n'était pas encore sainte, c'était qu'elle fût si « intellectuelle ». C'est en cela qu'elle se montrait la digne comparse de tous ces terroristes dont les complots allaient ruiner la société.

Au moment où les psychanalystes s'emploient à remodeler⁽⁷⁶⁾ une psychanalyse bien-pensante dont le poème sociologique du *moi autonome* est le couronnement, je veux dire à ceux qui m'entendent à quoi ils reconnaîtront les mauvais psychanalystes : c'est au terme dont ils se servent pour déprécier toute recherche technique et théorique qui poursuit l'expérience freudienne dans sa ligne authentique. C'est le mot : *intellectualisation*, – exécration à tous ceux qui, vivant eux-mêmes dans la crainte de s'éprouver à boire le vin de la vérité, crachent sur le pain des hommes, sans que leur bave au reste y puisse jamais plus faire que l'office d'un levain.

III. – LA LETTRE, L'ÊTRE ET L'AUTRE

Ce qui pense ainsi à ma place est-il donc un autre *moi* ? La découverte de Freud représente-t-elle la confirmation au niveau de l'expérience psychologique, du manichéisme¹⁹ ?

Aucune confusion n'est possible en fait : ce à quoi la recherche de Freud a introduit, ce n'est pas à des cas plus ou moins curieux de personnalité seconde. Même à l'époque héroïque dont nous venons de faire état où, comme les bêtes au temps des contes, la sexualité parlait, jamais l'atmosphère de diablerie qu'une telle orientation eût engendrée, ne s'est précisée²⁰.

¹⁸. *Fetischismus*, *G. W.*, XIV, p. 311.

¹⁹. Un de mes collègues allait jusqu'à cette pensée en s'interrogeant si le ça (Es) de la doctrine ultérieure n'était pas le « mauvais moi ».

²⁰. Noter pourtant le ton dont on peut parler à cette époque des tours de lutins de l'inconscient : *Der Zufall und die Koboldstreiche des Unbewussten*, c'est un titre de Silberer, qui serait absolument anachronique dans la présente ambiance des managers de l'âme.

La fin que propose à l'homme la découverte de Freud, a été définie par lui à l'apogée de sa pensée en des termes émouvants : *Wo es war, soll Ich werden*. Là où fut ça, il me faut advenir.

Cette fin est de réintégration et d'accord, je dirai de réconciliation (*Versöhnung*).

Mais si l'on méconnaît l'excentricité radicale de soi à lui-même à quoi l'homme est affronté, autrement dit la vérité découverte par Freud, on faillira sur l'ordre et sur les voies de la médiation psychanalytique, on en fera l'opération de compromis où elle est venue effectivement, soit à ce que répudient le plus l'esprit de Freud comme la lettre de son œuvre : car la notion de compromis étant invoquée par lui sans cesse comme étant au support de toutes les misères que son analyse secourt, ⁽⁷⁷⁾ on peut dire que le recours au compromis, qu'il soit explicite ou implicite, désoriente toute l'action psychanalytique et la plonge dans la nuit.

Mais il ne suffit pas non plus de se frotter aux tartufferies moralisantes de notre temps et d'en avoir plein la bouche de la « personnalité totale », pour avoir seulement dit quelque chose d'articulé sur la possibilité de la médiation.

L'hétéronomie radicale dont la découverte de Freud a montré dans l'homme la béance, ne peut plus être recouverte sans faire de tout ce qui s'y emploie une malhonnêteté foncière.

Quel est donc cet autre à qui je suis plus attaché qu'à moi, puisqu'au sein le plus assenti de mon identité à moi-même, c'est lui qui m'agite ?

Sa présence ne peut être comprise qu'à un degré second de l'altérité, qui déjà le situe lui-même en position de médiation par rapport à mon propre dédoublement d'avec moi-même comme d'avec un semblable.

Si j'ai dit que l'inconscient est le discours de l'Autre avec un grand A, c'est pour indiquer l'au-delà où se noue la reconnaissance du désir au désir de reconnaissance.

Autrement dit cet autre est l'Autre qu'invoque même mon mensonge pour garant de la vérité dans laquelle il subsiste.

À quoi s'observe que c'est avec l'apparition du langage qu'émerge la dimension de la vérité.

Avant ce point, dans la relation psychologique, parfaitement isolable dans l'observation d'un comportement animal, nous devons admettre l'existence de sujets, non point par quelque mirage projectif dont c'est la tarte à la crème du psychologue que de pourfendre à tout bout de champ le fantôme, mais en raison de la présence manifestée de l'intersubjectivité. Dans le guet où il se cache, dans le piège construit, dans la feintise traînarde où un fuyard dégage d'une troupe déroutée le rapace, quelque chose de plus émerge que dans l'érection fascinante de la parade ou du combat. Rien pourtant là qui transcende la fonction du leurre au service d'un besoin, ni qui affirme une présence dans cet au-delà-du-voile où la Nature entière peut être questionnée sur son dessein.

Pour que la question même en vienne au jour (et l'on sait que Freud y est venu dans *l'au-delà au principe du plaisir*), il faut que le langage soit.

⁽⁷⁸⁾ Car je peux leurrer mon adversaire par un mouvement qui est contraire à mon plan de bataille, ce mouvement n'exerce son effet trompeur que justement dans la mesure où je le produis en réalité, et pour mon adversaire.

Mais dans les propositions par quoi j'ouvre avec lui une négociation de paix, c'est en un tiers lieu qui n'est ni ma parole ni mon interlocuteur, que ce qu'elle lui propose se situe.

Ce lieu n'est rien d'autre que le lieu de la convention signifiante, comme il se dévoile dans le comique de cette plainte douloureuse du Juif à son compère : « Pourquoi me dis-tu que tu vas à Cracovie pour que je croie que tu vas à Lemberg, quand tu vas vraiment à Cracovie ? »

Bien entendu mon mouvement de troupes de tout à l'heure peut être compris dans ce registre conventionnel de la stratégie d'un jeu, où c'est en fonction d'une règle que je

trompe mon adversaire, mais alors mon succès est apprécié dans la connotation de la traîtrise, c'est-à-dire dans la relation avec l'Autre garant de la Bonne Foi.

Ici les problèmes sont d'un ordre dont l'hétéronomie est simplement méconnue à être réduite à aucun « sentiment de l'autrui », de quelque façon qu'on le dénomme. Car « l'existence de l'autre » ayant naguère réussi à atteindre les oreilles du Midas psychanalyste à travers la cloison qui le sépare du conciliabule phénoménologiste, on sait que cette nouvelle court par les roseaux : « Midas, le roi Midas, est l'autre de son patient. C'est lui-même qui l'a dit ».

Quelle porte en effet a-t-il enfoncée là ? L'autre, quel autre ?

Le jeune André Gide mettant sa logeuse à qui sa mère l'a confié, au défi de le traiter comme un être responsable, en ouvrant ostensiblement pour sa vue, d'une clef qui n'est fautive que d'être la clef qui ouvre tous les mêmes cadenas, le cadenas qu'elle-même croit être le digne signifiant de ses intentions éducatives, – quel autrui vise-t-il ? Celle qui va intervenir, et à qui l'enfant dira en riant : « Qu'avez-vous à faire d'un cadenas ridicule pour me tenir en obéissance ? » Mais de seulement être restée cachée et d'avoir attendu le soir pour, après l'accueil pincé qui convient, sermonner le gosse, ce n'est pas seulement une autre dont celle-ci lui montre le visage avec le courroux, c'est un autre André Gide, qui n'est plus bien sûr, dès lors et même à y revenir à présent, de ce qu'il a voulu faire : qui est changé ⁽⁷⁹⁾ jusque dans sa vérité par le doute porté contre sa bonne foi.

Peut-être cet empire de la confusion qui est simplement celui dans lequel se joue toute l'opéra-buffa humaine, mérite-t-il qu'on s'y arrête, pour comprendre les voies par lesquelles procède l'analyse non seulement pour y restaurer un ordre, mais pour installer les conditions de la possibilité de le restaurer.

Kern unseres Wesen, le noyau de notre être, ce n'est pas tant cela que Freud nous ordonne de viser comme tant d'autres l'ont fait avant lui par le vain adage du « Connais-toi toi-même », que ce ne sont les voies qui y mènent qu'il nous donne à reviser.

Ou plutôt ce cela qu'il nous propose d'atteindre, n'est pas cela qui puisse être l'objet d'une connaissance, mais cela, ne le dit-il pas, qui fait mon être et dont il nous apprend que je témoigne autant et plus dans mes caprices, dans mes aberrations, dans mes phobies et dans mes fétiches, que dans mon personnage vaguement policé.

Folie, vous n'êtes plus l'objet de l'éloge ambigu où le sage a aménagé le terrier inexpugnable de sa crainte. S'il n'y est après tout pas si mal logé, c'est parce que l'agent suprême qui en creuse depuis toujours les galeries et le dédale, c'est la raison elle-même, c'est le même Logos qu'il sert.

Aussi bien comment concevrez-vous qu'un érudit, aussi peu doué pour les « engagements » qui le sollicitaient de son temps comme en tout autre, qu'était Érasme, ait tenu une place si éminente dans la révolution d'une Réforme où l'homme était aussi intéressé dans chaque homme que dans tous ?

C'est qu'à toucher si peu que ce soit à la relation de l'homme au signifiant, ici conversion des procédés de l'exégèse, on change le cours de son histoire en modifiant les amarres de son être.

C'est par là que le freudisme si incompris qu'il ait été, si confuses qu'en soient les suites, apparaît à tout regard capable d'entrevoir les changements que nous avons vécus dans notre propre vie, comme constituant une révolution insaisissable mais radicale. Accumuler les témoignages est vain²¹ : tout ce ⁽⁸⁰⁾ qui intéresse non pas seulement les sciences humaines, mais le destin de l'homme, la politique, la métaphysique, la littérature, les arts, la publicité, la propagande, par là, je n'en doute pas, l'économie, en a été affecté.

²¹. Je relève le dernier en date dans ce qui vient tout uniment sous la plume de François Mauriac pour s'excuser, dans le Figaro littéraire du 25 mai, de son refus de nous « raconter sa vie ». Si personne ne peut plus s'y engager du même cœur, c'est, nous dit-il, que depuis un demi-siècle, Freud, « quoi que nous pensions de lui », est passé par là. Et, après avoir un instant fléchi sous l'idée reçue que c'est pour nous assujettir à l'histoire de notre corps », il en revient vite à ce que sa sensibilité d'écrivain n'a pu laisser échapper : c'est l'aveu le plus profond de l'âme de tous nos proches que notre discours publierait à vouloir s'achever.

Est-ce là autre chose pourtant que les effets désaccordés d'une vérité immense où Freud a tracé une voie pure ? Il faut dire là que cette voie n'est pas suivie, en toute technique qui se prévaut de la seule catégorisation psychologique de son objet, comme c'est le cas de la psychanalyse d'aujourd'hui hors d'un retour à la découverte freudienne.

Aussi bien la vulgarité des concepts dont sa pratique se recommande, les faufilets de fofreudisme qui n'y sont plus que d'ornement, non moins que ce qu'il faut bien appeler le décri où elle prospère, témoignent-ils ensemble de son reniement fondamental.

Freud par sa découverte a fait rentrer à l'intérieur du cercle de la science cette frontière entre l'objet et l'être qui semblait marquer sa limite.

Que ceci soit le symptôme et le prélude d'une remise en question de la situation de l'homme dans l'étant, telle que l'ont supposée jusqu'à présent tous les postulats de la connaissance, ne vous contentez pas, je vous prie, de cataloguer le fait que je le dise comme un cas d'heideggerianisme, – fût-il préfixé d'un néo, qui n'ajoute rien à ce style de poubelle par où il est d'usage de se dispenser de toute réflexion en un recours au décrochez-moi-ça de ses épaves mentales.

Quand je parle de Heidegger ou plutôt quand je le traduis, je m'efforce à laisser à la parole qu'il profère sa signifiante souveraine.

Si je parle de la lettre et de l'être, si je distingue l'autre et l'Autre, c'est parce que Freud me les indique comme les termes où se réfèrent ces effets de résistance et de transfert, auxquels j'ai dû me mesurer inégalement, depuis vingt ans que j'exerce cette pratique impossible, chacun se plaît à le répéter après lui, de la psychanalyse. C'est aussi parce qu'il me faut en aider d'autres à ne pas s'y perdre.

C'est pour empêcher que ne tombe en friche le champ dont ils ont l'héritage, et pour cela leur faire entendre que si le symptôme est une métaphore, ce n'est pas une métaphore que de le dire, non plus que de dire que le désir de l'homme est une ⁽⁸¹⁾ métonymie. Car le symptôme *est* une métaphore, que l'on veuille ou non se le dire, comme le désir *est* une métonymie, même si l'homme s'en gausse.

Aussi bien pour que je vous invite à vous indigner qu'après tant de siècles d'hypocrisie religieuse et d'esbroufe philosophique, rien n'ait été encore valablement articulé de ce qui lie la métaphore à la question de l'être et la métonymie à son manque, – faudrait-il que, de l'objet de cette indignation en tant que fauteur et que victime, quelque chose soit encore là pour y répondre : à savoir l'homme de l'humanisme et la créance, irrémédiablement protestée, qu'il a tirée sur ses intentions.

T. t. y. m. u. p. t.²² * 14-26 mai 57.

*. Dans sa lettre du 15 octobre 1970, J. Lacan s'adressant à Tomás Segovia dit : « Personne ne peut en avoir la moindre idée. Mais à vous qui mettez un soin si merveilleux à mon service, j'avouerai ce que je n'ai jamais confié à personne. Il s'agit des initiales de la phrase que je pourrai me dire à moi-même aujourd'hui, et ce depuis longtemps, et avec laquelle j'ai caché mon amertume : " Tu t'y es mis un peu tard ". Le *e* manque dans les *Écrits*, mais... j'espère, non dans le texte original ».